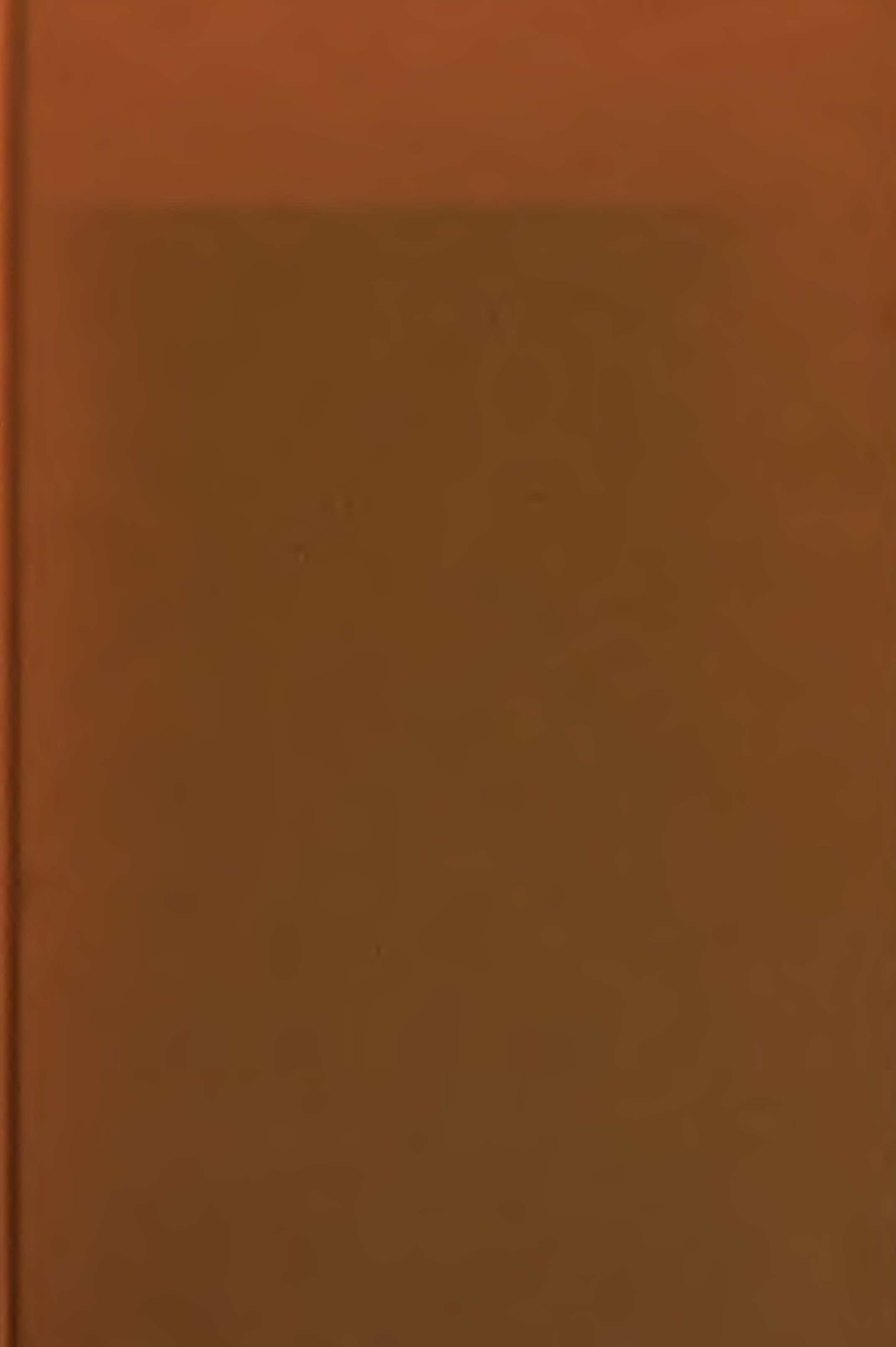
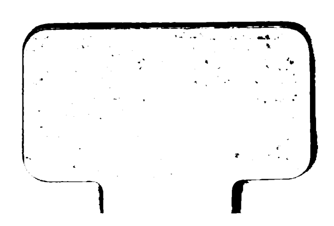
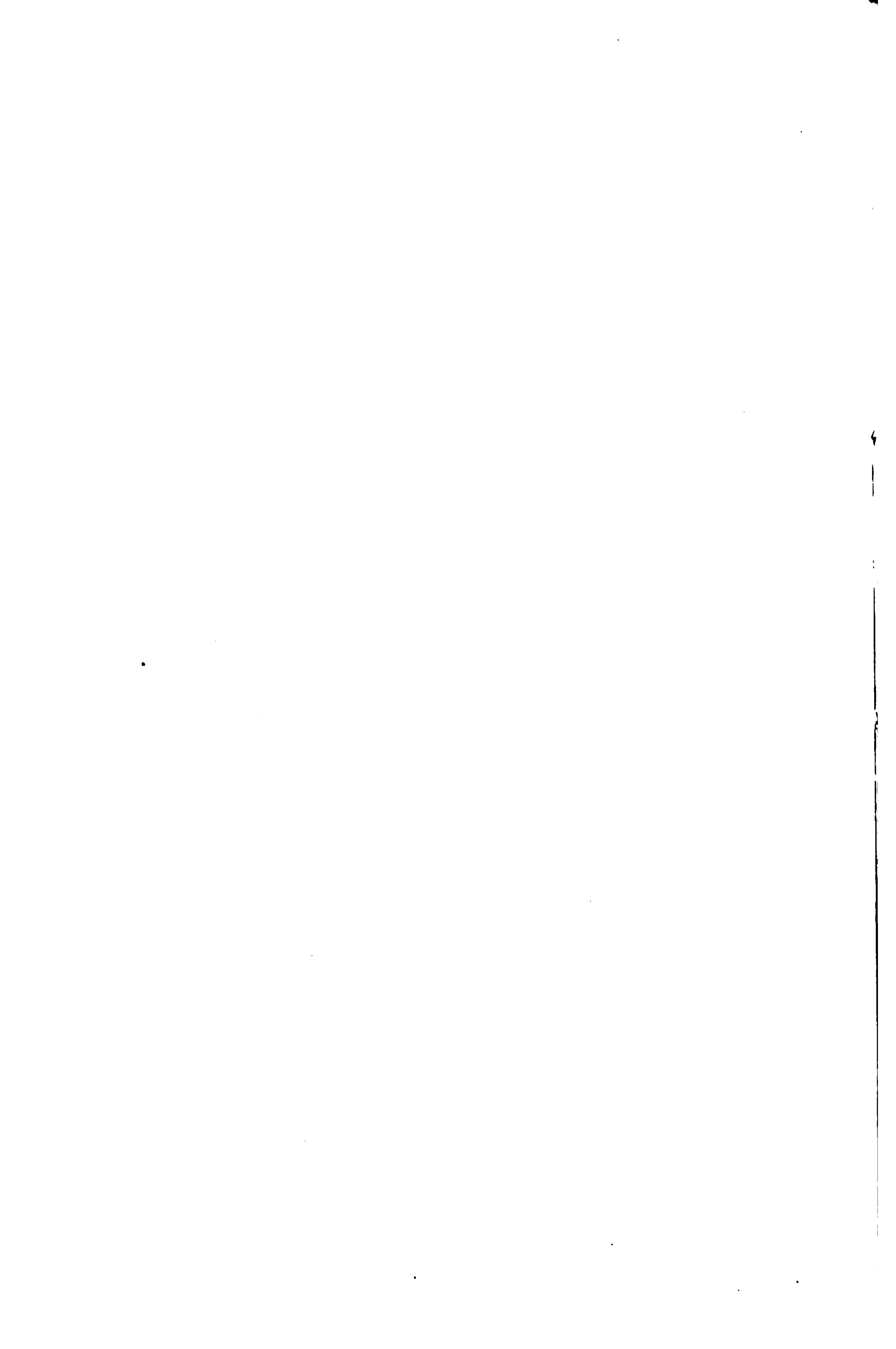
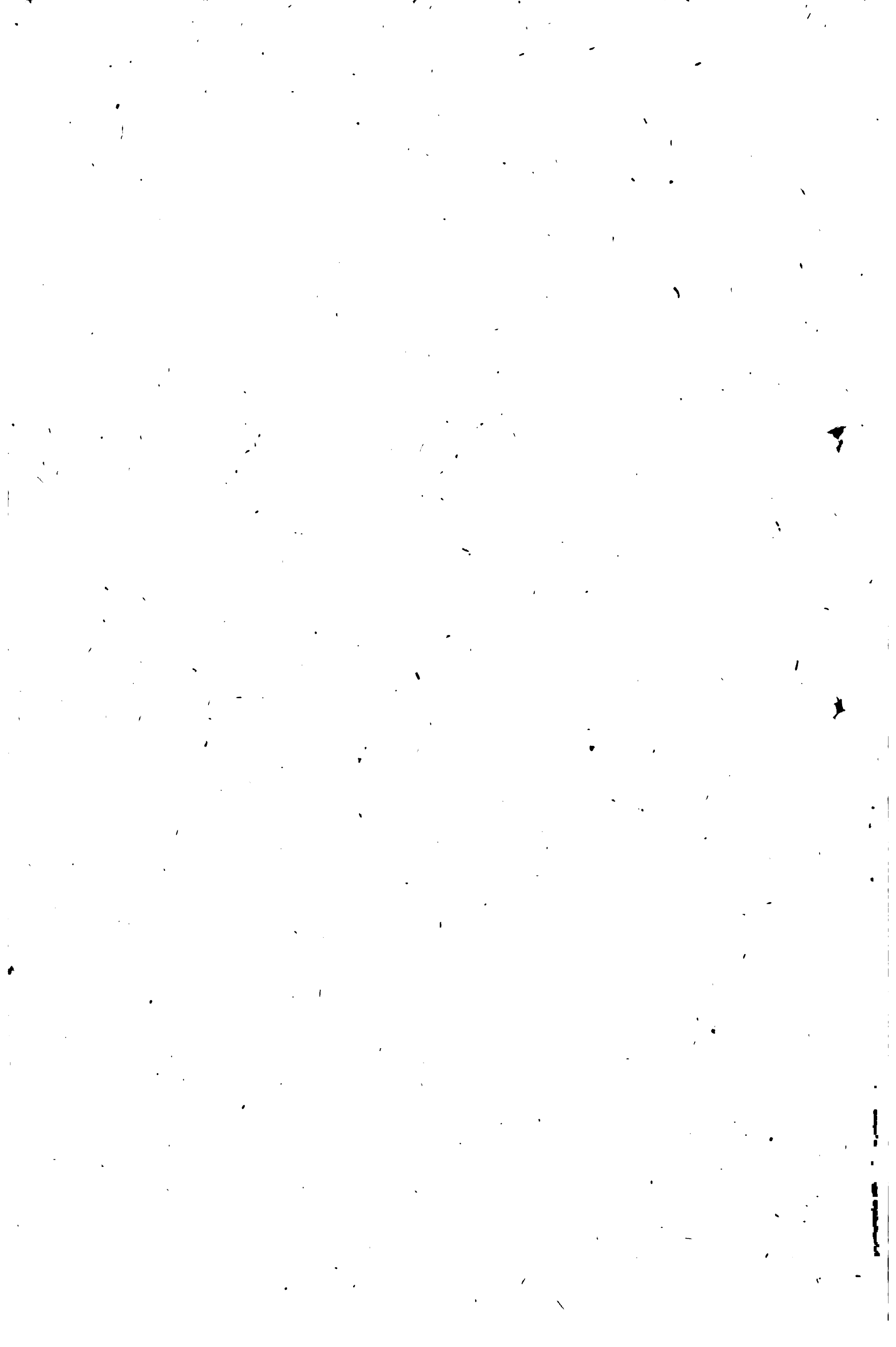


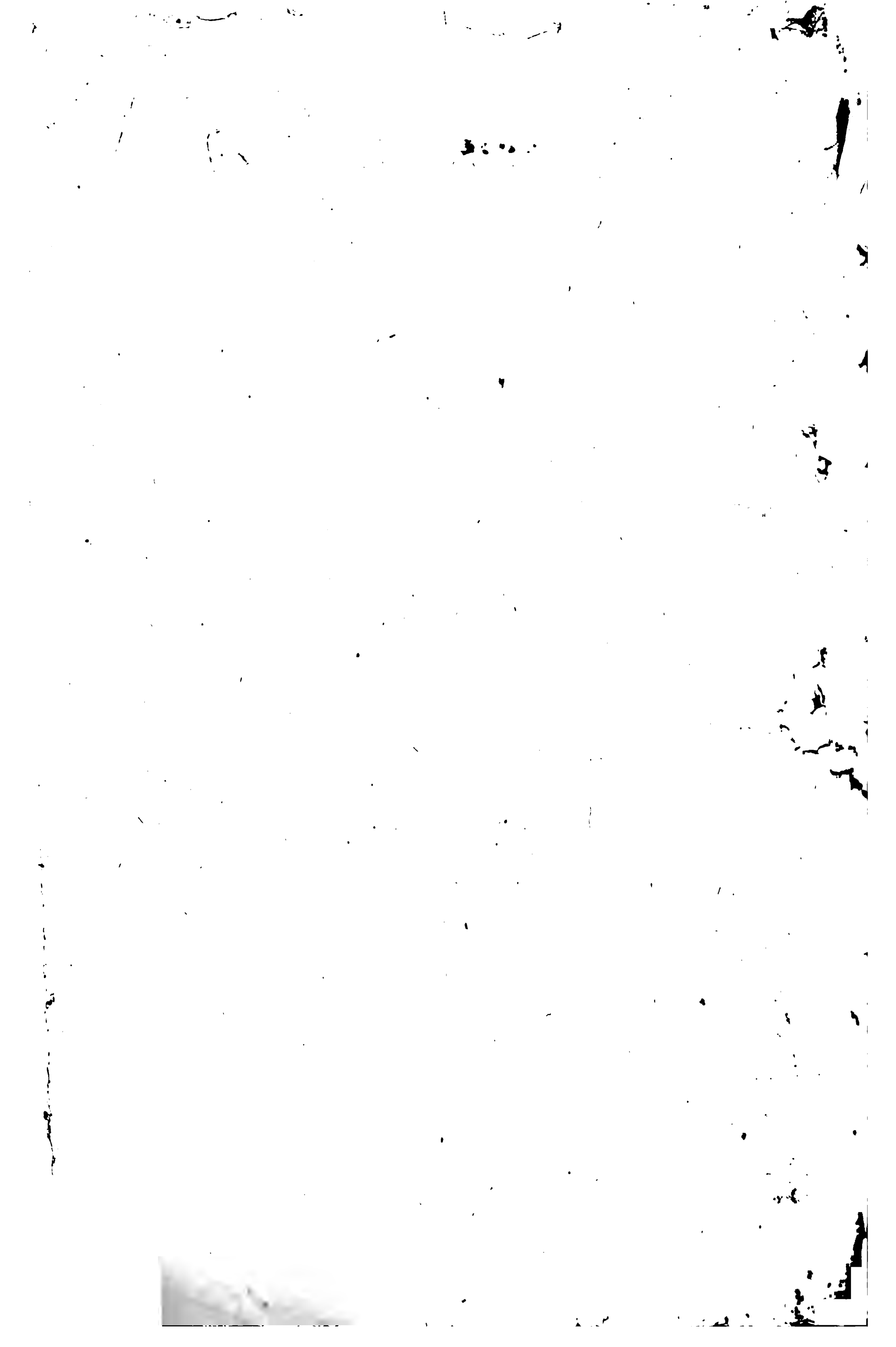

TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA







Der *Musa*-Rivalen



LES
MUSES RIVALES,
EN UN ACTE,
ET EN VERS LIBRES,

Représentées pour la premiere fois, par les Comédiens Français, le 1er. Février 1779.

PAR M. DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Discite justitiam moniti.

Virg.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez PISSOT, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXIX.

PRÉFACE.

» VOICI ce que dit un Auteur Chinois, » traduit en Espagnol par le célebre *Na-* » *varette.*

» Si tu composes quelque ouvrage, ne » le montre qu'à tes amis; crains le Public » & tes confreres ; car on falsifiera, on » empoisonnera ce que tu auras fait, & » on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. » La calomnie, qui a cent trompettes, les » fera sonner pour te perdre, tandis que » la vérité, qui est muette, restera auprès » de toi. Le célebre *Ming* fut accusé d'a- » voir mal pensé du *Tien* & du *Li* & de » l'Empereur *Vang.* On trouva le vieillard » moribond qui achevait le panégyrique » de *Vang*, & un hymne au *Tien* & au » *Li*, &c. *Volt....*

A 2





A
MADAME DENIS,

MADAME,

En payant ce tribut à la mémoire d'un grand homme qui m'honorait de son amitié, j'ai rempli le premier de mes devoirs. Je crois m'acquitter du second, en vous offrant

cette Piéce que le nom de M. de Voltaire & le souvenir de ce qu'on lui devait, ont fait accueillir au Théâtre. Si ce triomphe que la reconnaissance publique a décerné à ses mânes, n'a pas suivi de plus près celui dont nous avons vû jouir les derniers jours de sa vieillesse, vous savez, MADAME, *quels obstacles m'ont arrêté. Vous n'ignorez pas aujourd'hui que cette Piéce a été composée peu de tems après que nous l'eûmes perdu* (a). *Vous vous rappellez les circonstances qui ont suivi sa mort, & quelle réserve elles m'imposaient. Il fallait attendre & se taire. La patience & le secret*

(*a*) Elle était entre les mains de M. le Comte d'Argental, dans les premiers jours de Septembre, & c'est ce respectable ami de M. de Voltaire qui sans connaître l'Auteur des *Muses Rivales*, a bien voulu prendre tous les soins nécessaires pour la représentation de la Piéce.

étaient d'une nécessité indispensable ; & si l'une devint ensuite pour moi d'un usage pénible, l'autre, que je portais dans mon cœur, servait à me consoler de tout.

Cet hommage tout faible qu'il est en lui-même, intéressera sans doute la Niéce de M. de Voltaire, celle qui fut trente ans sa compagne inséparable, & qui n'a point eu de sentiment plus cher & plus sacré que celui de la tendresse & de la vénération qu'elle lui portait. Personne n'a sû mieux que moi, MADAME, *combien les soins que vous aimiez à lui rendre, lui étaient précieux & nécessaires ; & qui peut ignorer qu'au milieu des jouissances de la gloire, on a souvent besoin des consolations de l'amitié ? On sait combien la vôtre fut active & coura-*

geuse. L'histoire de la vie de M. de Voltaire sera votre plus bel éloge, & vous rendra chere à tous ceux qui l'ont aimé. Une auguste Souveraine qui lui avait donné les marques les plus flatteuses & les plus distinguées d'une bonté particuliere, a cru ne pouvoir mieux honorer sa mémoire, qu'en répandant les mêmes faveurs sur la plus tendre amie qu'il ait eue, sur celle qui a pris soin d'embellir la derniere moitié de sa longue carriere.

C'est aux habitans de l'heureuse Colonie qu'il a fondée & qui le pleure, à rendre témoignage à vos vertus bienfaisantes : c'est à eux à publier tout le bien que vous y avez fait avec lui. Le dernier présent dont Ferney vous est redevable, & le plus beau

ſans doute, c'eſt, MADAME, votre charmante Eleve (a), que vous leur avez donnée pour protectrice. Formée ſous vos yeux, adoptée par leur bienfaiteur, combien elle doit leur être chere ! combien ils doivent aimer cette bonté naturelle dont le ſentiment eſt dans ſon ame, & l'expreſſion dans tous ſes traits ! La reconnaiſſance qu'elle vous conſerve eſt le garant de leur bonheur, & c'eſt à elle, c'eſt à ſon heureux époux, d'achever l'ouvrage de M. de Voltaire, & le vôtre.

Je ſuis avec un reſpect infini,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
DE LA HARPE.

(*a*) Madame la Marquiſe de Villette à qui Ferney appartient aujourd'hui.

PERSONNAGES.

APOLLON.
MERCURE.
MOMUS.
URANIE.
ERATO.
CALLIOPE.
CLIO.
THALIE.
MELPOMÉNE.
EUPHROSINE.

Les deux autres Graces, personnages muets.

La Scene eſt au Parnaſſe.

Le Théâtre repréſente un Bocage orné de tous les attributs des Arts.



LES MUSES RIVALES.

SCENE PREMIERE.

ERATO, URANIE.

ERATO.

C'est donc en ces beaux lieux, c'eſt dans ce ſanctuaire,
Aux arts de tout tems conſacré,
De leurs attributs décoré,
Que les Muſes bientôt vont recevoir Voltaire.
Mercure qu'Apollon vient de lui dépêcher,
Déjà dans l'Eliſée eſt allé le chercher.
Le puiſſant Dieu de l'harmonie
Sépare ce mortel heureux
De la foule des morts fameux,
Qu'il ſurpaſſa pendant ſa vie.
Il l'appelle, & lui-meme enfin
Lui veut aſſurer un deſtin
Unique, ainſi que ſon génie.
Il prodigua tous ſes bienfaits
Sur ce rare Ecrivain que lui-même il admire:

A 6

Il prétend parmi nous le fixer à jamais:
Avec lui du Parnaſſe il partage l'empire.
Mercure ici doit l'amener.
Mais d'un hôte ſi grand digne dépoſitaire,
Qui de nous, ô ma ſœur ! préſentera Voltaire
Au Dieu qui va le couronner?
Nous briguons toutes cette gloire.

URANIE.

Nous l'avons toutes inſpiré.

ERATO.

Mais à qui cet honneur ſera-t-il déféré?
Qui doit obtenir la victoire?

URANIE.

De chacune de nous également chéri,
Notre divinité lui fut toujours propice.

ERATO.

Mais celle dont ſurtout il fut le favori,
Doit ſeule être ſa conductrice.

URANIE.

Y prétendriez-vous?

ERATO.

Mais je crois le pouvoir,
Et j'ai bien quelques droits que je ferai valoir.
A l'Amour Erato préſide;
J'apprends à le chanter; j'embraſe de ſes feux
L'auteur qui me prend pour ſon guide,
Et je me plais ſurtout aux amours malheureux.

Je transforme en poëte un amant qui soupire;
J'amollis sous ses doigts les cordes de sa lyre.
De Tibulle autrefois j'ai recueilli les pleurs;
De ses tendres chagrins j'étais la confidente,
Et seule je donnais à sa voix gémissante,
Ce charme que l'amour fait mêler aux douleurs.
Je permets quelquefois, par caprice ou par grace,
A d'aimables voluptueux,
De m'intéresser à leurs jeux.
Je fus assez souvent assise auprès d'Horace,
Quoiqu'il m'ait fait rougir un peu.
J'aimais à répéter les chansons de Chaulieu,
Et souris à l'esprit d'Ovide.
Je cadençai les vers du sensible Quinault.
Aux bords de l'Eridan je pris un vol plus haut:
Le Tasse eut mes crayons, quand il peignit Armide.
Deux Poëtes surtout, deux Chantres adorés,
De mes dons les plus beaux se virent honorés.
De grace & de douceur je composai leur style.
Au bucher de Didon je transportai Virgile.
Dans ce tableau funeste il épuisa mon art;
Moi-même de mes pleurs j'arrosai le poignard.
Je le remis depuis dans les mains de Racine;
Erato fut sa Muse, & ma faveur divine
En a fait mon élève, en a fait pour toujours
Le poëte du cœur, le peintre des amours.
C'est au seul Apollon, ou bien à Melpomène,
D'assigner à leur gré la palme de la scène.
Je ne décide point; mais si l'on croit enfin
Ce sèxe, de l'amour le Juge souverain,
Qui doit au sentiment & ses droits & ses charmes;
Si l'on en croit ses yeux embellis par les larmes;

A tous mes titres les plus doux,
Voltaire en joignit un qui les surpasse tous.
Il sut porter plus loin les talens que j'inspire,
Et pour qui sait aimer, mon chef-d'œuvre est Zaïre.

URANIE.

Ce titre est assez beau; mais, soit dit entre nous,
Croyez-vous donc que Melpomène
Ne le réclame pas sur vous?
Pour moi, je ne suis pas si vaine,
Et l'austère Uranie aime peu les débats.
J'ai mes droits comme une autre, & ne veux rien prétendre.
Dans vos rivalités, dans tous ces vains éclats,
Je ne veux point me faire entendre.
C'est bien assez pour moi, parmi mes favoris,
D'avoir jadis compté Voltaire;
C'est assez que lui seul, de tant de grands esprits,
De vos dons séduisans & de vos arts épris,
Ait pénétré mon sanctuaire.
Je marchai, je l'avoue, au-devant de ses pas;
J'osai me présenter devant l'auteur d'Alzire,
Et je plaçai près de sa lyre
Mon astrolabe & mon compas.
J'ouvris à ses regards les sphères infinies.
Il rencontra Newton dans les hauteurs des Cieux.
C'est moi qui rapprochai ces deux vastes génies;
Ils s'entretinrent sous mes yeux.
J'obtins ma juste récompense.
Heureux d'avoir appris mes immortels secrets,
Voltaire à mes leçons prêta son éloquence,
Et m'embellit de ses attraits.
J'empruntai de ses vers la parure pompeuse.

Je parus, étalant des vêtemens nouveaux,
Et gardant, sous les traits dont m'ornaient ses pinceaux,
Une beauté majestueuse.
Je ne dus qu'à lui seul ces brillans attributs ;
C'est par lui que la Poësie
Fit entendre des sons aux mortels inconnus,
Et que le voile d'Uranie
Devint l'écharpe de Vénus.
C'est de ce jour aussi que l'ame de Voltaire
S'enflamma pour la verité ;
Et vos illusions, si bien faites pour plaire,
N'en effacerent point la sévère beauté.
Il poursuivit l'erreur, ce tyran de la terre,
Le fanatisme affreux *, par l'erreur enfanté ;
Et le malheur & l'innocence
Imploraient son génie en leur faveur armé ;
Sa voix osait parler à l'injuste puissance,
Et devant l'univers plaidait pour l'opprimé.
Graces à son zèle intrépide,
L'esprit des nations, trop long-tems arrêté,
A pris un mouvement rapide,
Que suivra la postérité.
Voilà, voilà, ma sœur, des titres respectables ;
Je les rappelle ici sans nulle vanité.
Contente de l'utilité,
A vos fictions agréables
Je ne dispute point leur charme si vanté.
Ce n'est pas au pays des fables,

---

* Voyez avec quelle force il a peint le fanatisme des Bonzes, des Fakirs, &c. &c.

Qu'on couronne la vérité.
Mais j'apperçois Thalie, & toujours prête à rire.

SCENE II.

ERATO, URANIE, THALIE.

THALIE.

Mais je ris volontiers, & c'est assez mon goût ;
Les ris, vous le savez, sont nés sous mon empire.
La mode, il est vrai, passe, & le tems change tout ;
On veut me les ôter ; mais vous, par aventure,
Etiez-vous toutes deux en contestation
Sur le message de Mercure ?
Vous parliez avec action.
Je ne présume pas, ou je suis fort trompée,
Que tout l'art d'Apollon puisse vous accorder.
Calliope & Clio, l'Histoire & l'Epopée,
Ne sont pas d'humeur à céder.
Ce n'est pas tout encor, mes sœurs, & Melpomène ?
Je crois déjà la voir & l'entendre tonner.
Oh ! vous verrez la bonne scène
Que ces débats vont nous donner.
Je cherche à m'amuser de tout ce qui se passe ;
J'observe & me tiens à l'écart.
Le Burin, la Trompette & surtout le Poignard,
Vont diviser tout le Parnasse.

URANIE.

La paisible Thalie y prendra peu de part.

THALIE.

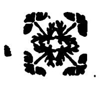
Je me rends justice sans peine.
Il faut que chacun ait son tour.
Ce fut jadis le mien : j'ai règné sur la scène ;
Mais votre grand Voltaire à ma sœur Melpomène
A fait assidûment sa cour.
Ce fut par passe-tems qu'il me rendit visite.
Je n'en rendrai pas moins hommage à son mérite.
J'aime ses Euphémons ; je leur applaudis fort,
Et mon ami Préville est charmant dans Friport.
Je conserve [illegible] ces fruits de sa plume immortelle.
Je conviens qu'avant moi d'autres doivent passer ;
Je vous laisse briguer la place la plus belle ;
Mais, Nanine à la main, je prétends l'embrasser.

ERATO.

Je cours près d'Apollon me ranger la premiere ;
C'est à lui seul de nous juger.
(*Elle sort.*

URANIE.

Mai, je vais m'informer de notre Messager.
Adieu, Thalie.
(*Elle sort.*)



SCENE III.

THALIE *seule.*

On vient. A sa démarche altiere,
Je reconnais Calliope ma sœur.
Elle a l'air d'avoir de l'humeur.
Clio la suit, & moi, pour achever la scène,
Je m'en vais chercher Melpomène,
Les mettre aux prises toutes trois.
Je ne sais pas pourquoi je ris de leurr querelles;
Car si j'avais les mêmes droits,
Ma foi, j'en ferais autant qu'elles.

SCENE IV.

CLIO, CALLIOPE.

CALLIOPE.

Eh! quoi! dans ce grand jour, vous pensez précéder
La Muse de Virgile & du Tasse & d'Homère?
Ce serait à moi de céder!
Sur le Pinde toujours j'ai marché la première.

CLIO.

Vous l'avez prétendu; mais cette primauté
Pourrait bien être une chimere,
Et la loi de l'égalité
Doit paraître plus sage & nous être plus chère.

Les arts sont frères & rivaux:
Eclairer les humains & consoler la terre,
Voilà le but de leurs travaux,
Et cet auguste emploi les a faits tous égaux.
Leur émulation s'excite
Par la diversité des goûts & des esprits.
Tel préfere les pleurs, & tel autre les ris;
L'un vit avec Homère & l'autre avec Tacite.
Les mortels occupés du sort des nations,
S'amusent des accens de votre voix brillante;
Mais ils ont pour objet d'une étude constante,
Mes solides instructions.

CALLIOPE.

C'est moi qui de Voltaire illustrai le jeune âge.

CLIO.

Il courtisa Clio dans sa maturité.

CALLIOPE.

Le chantre de Henri, dont je dictai l'ouvrage,
Me dut ses premiers droits à l'immortalité.
De cet éclat naissant la France fut frappée;
A ses titres d'honneur il manquait l'Epopée.
On fit ce seul reproche au siècle de Louis;
Et Voltaire, à vingt ans, en vengea son pays.

CLIO.

De ce siècle fameux je lui traçai l'histoire;
J'ordonnai sous ses mains cet immense tableau.
Je broyai les couleurs qu'employa son pinceau.
Aux Courtisans de la Victoire,
Il montra ce Héros, l'épouvante du Nord,

Et dont le nom rappelle au temple de Mémoire,
Toutes les faveurs de la gloire,
Et tous les outrages du fort.
Là, j'ai de mon Burin ſignalé l'énergie;
Moi-même j'ai placé ces chefs-d'œuvres nouveaux,
Près des monumens les plus beaux
De la Grèce & de l'Italie.
Il en eſt un où l'avenir
Doit reconnaître encore une main plus robuſte :
Quand Voltaire éleva cet édifice auguſte,
Il bâtit ſans modèle, & dût ſeul en ſervir.
Là, tous les peuples de la terre,
Sont à mon tribunal par ſa voix appellés;
Il fixe ſous ſes yeux les ſiècles écoulés,
Interroge leur caractère,
Les crimes du pouvoir & les erreurs des loix;
Partout, il cherche l'homme, & lui rend tous ſes droits;
Partout, des oppreſſeurs il briſe la ſtatue,
Et relevant avec grandeur
L'humanité ſacrée, à leur pieds abatue,
Comme il en eſt le peintre, il en eſt le vengeur.

CALLIOPE.

Moi, dans des vers divins, j'ai conſacré l'image
Du Roi le plus cher aux Français,
Sujet le plus heureux du plus heureux ouvrage.
Voltaire n'a point eu de plus brillant ſuccès.
J'abjurai pour lui ſeul ces fictions antiques,
Dont la Grèce emprunta le charme de ſes vers;
De ces menſonges poétiques
Ma voix aſſez long-tems amuſa l'univers.
Le Chantre de Henri dut plaire ſans la fable;

L'Epopée eut alors de plus mâles attraits,
Et pour un héros véritable
Employa des crayons plus vrais.
Ce n'eſt plus cet Achille, armé par un Dieu-même,
Achille invulnérable, écraſant les mortels;
C'eſt un Roi bienfaiſant, dont les ſoins paternels
Nourriſſent des ſujets qu'il combat & qu'il aime.
Voltaire éterniſa ce triomphe ſuprême.
O Henri! déſormais enſemble confondus,
Et ton nom & le ſien iront, malgré l'envie,
De la poſtérité recevoir les tributs;
On adorera ſon génie
Auſſi long-tems que tes vertus.
On dira qu'à lui ſeul j'ai remis ma Trompette.
Cet unique bienfait l'emporte ſur vos droits,
Autant que le Héros qu'a chanté mon Poëte,
L'emporta ſur les autres Rois.
Vous ne répondez rien... Mais voici Melpomène.

SCENE V.

CLIO, CALLIOPE, MELPOMÈNE.

MELPOMENE.

Qu'ai-je entendu, mes ſœurs? eſt-il vrai qu'aujourd'hui
Par une rivalité vaine,
On me diſpute un droit dont je me crus certaine,
Et la ſeule douceur qui reſte à mon ennui?
C'était donc peu des pleurs qu'il m'a fallu répandre
Au tombeau de le Kain, objet de ma douleur!

J'ai dans la même tombe à la fois vu descendre,
Et mon poët, & mon acteur.
J'ai perdu de mon art le modèle suprême.
Voltaire, hélas, n'est plus! Et quand je pense au moins
A son ombre, en ces lieux, rendre mes derniers soins,
Et devant Apollon le conduire moi-même,
De tout ce que j'ai fait on veut m'ôter le prix!
Je souffrirai qu'une autre à ses honneurs préside!
Qu'une antre enfin serve de guide
Au plus grand de mes favoris?
Et sur quoi fondez-vous l'orgueil qui vous enivre?

CALLIOPE.

Je chante les Héros.

CLIO.

Moi, j'enseigne à les suivre.

MELPOMÈNE.

Melpomène les fait revivre.
Né pour m'appartenir, de mon art enchanteur,
Voltaire, au premier pas, atteignit la hauteur;
Et prompt à s'élancer loin des bornes prescrites,
Recula de cet art les antiques limites.
Le Théâtre, aggrandi sous son brillant pinceau,
Offrit des Nations le mobile tableau,
Fit passer sous les yeux les rapides images
Des préjugés, des mœurs, des loix & des usages.
Le cœur toujours ému, de plaisir transporté,
S'ouvrant au sentiment, reçut la vérité.
Ainsi des passions que le Théâtre exprime,

Voltaire fut tirer la morale fublime ;
Et ne fe bornant à de ftériles pleurs.
Attendrit les humains pour les rendre meilleurs.
Quelles hautes leçons donna l'Epoux d'Alzire,
Séïde, au nom du ciel affaffinant Zopire !
Et fous quelles couleurs il a repréfenté
Ce Mahomet fublime en fon atrocité !
Combien a de mon art fignalé la magie,
Ce chef-d'œuvre effrayant d'horreur & d'énergie !
Que ne puis-je à vos yeux offrir ici, mes fœurs,
La fcène qu'animaient fes talens créateurs !
Que de Zaïre, ô ciel ! la voix avait de charmes !
Que Mérope & fon fils ont fait verfer de larmes !
C'eft peu de raconter ; non, mes fœurs, venez voir
Aménaïde en pleurs, Tancrède au défefpoir,
Au tombeau de Ninus, Sémiramis mourante,
Ninias & le fer que tient fa main fanglante,
Idamé profternée aux genoux de Gengis,
Et Brutus ordonnant le trépas de fon fils,
Vendôme ivre d'amour & forcené de rage,
Et Zamore fi grand dans fa fureur fauvage.
Voyez à ce fpectacle un peuple raffemblé,
A la voix du poëte inceffamment troublé ;
Voyez les mouvemens de cette foule immenfe ;
Entendez les fanglots fortir d'un long filence,
Et l'amour, la pitié, la joie & les douleurs,
Ne formant qu'un feul cri du cri de tous les cœurs.
C'eft là, fi vous l'ofez, mes fœurs, qu'il faut vous rendre ;
Et s'il eft vrai qu'au prix que je dois remporter,
Vous puiffiez encore prétendre,
C'eft là qu'il faut le difputer.

CLIO.

Vous avez vaincu, Melpomène,
Je ne faurais vous réfifter.

CALLIOPE.

Peut-être plus long-tems je pourrais contefter;
Mais le cœur eft pour vous, & ce juge m'entraîne.
Je cède... Eh! quoi? Momus!

SCENE VI.

MELPOMÈNE, CLIO, CALLIOPE, MOMUS.

MOMUS.

Le Dieu de la gaîté
Doit être de toutes les fêtes.
Je fais les apprêts que vous faites;
J'efpère parmi vous n'être point rebuté.
On dit qu'à votre Cour vous appellez Voltaire;
Il recevra mon compliment:
Nous fommes bons amis, vraiment;
Et quand vos grands objets (foit dit fans vous déplaire)
Avaient fatigué fon cerveau,
Je venais fans cérémonie
Me gliffer près de fon bureau
Et lui conter quelque faillie.
J'en fus toujours très-bien traité;

Je ne veux point m'en faire accroire;
Mais j'étais bon à sa santé,
Et ne nuisis point à sa gloire.
Nous causions tous les deux: il avait plus d'un ton,
Et goûtait volontiers le nôtre.
Tout Français est gai, nous dit-on,
Et Voltaire en ce sens fût plus Français qu'un autre.
C'est pour le délasser qu'avec lui j'ai vécu.
Je doute qu'on me le reproche.
J'ai dicté les *vous* & les *tu*
Et j'ai Candide dans ma poche.

CLIO.

Seigneur Momus, ici soyez le bien venu.

MOMUS.

Mais je le suis partout, & dans l'Olympe même,
Où du grand Jupiter la majesté suprême
Se divertit de mes bons mots,
Et déride son front à mes joyeux propos.
A mes jeux Minerve s'abaisse,
Et permet que les ris soient près de la sagesse.
Mais ce qui doit sur-tout me donner du renom,
J'ai fait rire jusqu'à Junon;
Ce jour-là Jupiter la trouva plus jolie.
Aux Dieux comme aux mortels, je suis d'un grand secours
Sans moi dans l'Olympe on s'ennuie,
Tout comme dans les autres Cours.

CLIO.

Votre gaîté vive & légère
N'est point au Parnasse étrangère.
Thalie est avec vous, ce me semble, assez bien.

MOMUS.

Je dois vous l'avouer : je me plais ſur la terre.
Il eſt vrai que des gens dont l'humeur eſt auſtère
Par fois m'y traitent en vaurien,
Me refuſent d'abord l'accès que je demande;
Mais de leur échapper le moyen eſt aiſé :
Caché ſous le manteau, je paſſe déguiſé,
Et comme un Dieu de contrebande.
Ainſi je les mets en défaut;
Eux-mêmes quelquefois uſant de complaiſance,
Ils m'ont dit avec indulgence :
» Ris, on te le permet; rire eſt ce qu'il nous faut;
» Mais ne te nomme pas, & ne ris pas trop haut.

CALLIOPE.

Cet avis eſt un bon office.

MOMUS.

Oh ! vraiment ſans cela je vous aurais conté
Les folâtres accès de verve & de gaîté,
Où j'eus Voltaire pour complice;
Nous y mettions par fois quelque peu de malice.
Mais il faut bien être diſcret;
Le public même ici me preſcrit de me taire;
Son exemple eſt pour moi la leçon du myſtère;
Ce public, qui ſait tout, nous garde le ſecret.

CALLIOPE.

Momus eſt devenu bien ſage.

SCENE VII.

MELPOMÈNE, CLIO, CALLIOPE, MOMUS, APOLLON, LES GRACES, ERATO, THALIE, URANIE, EUTERPE, THERPSICORE, POLYMNIE.

MOMUS.

Ah! je puis donc enfin au Seigneur Apollon
Présenter ici mon hommage.
Quoi! les Graces aussi dans le sacré Vallon!

APOLLON.

Elles daignent souvent m'accorder leur présence.
Aux Graces, comme aux Arts, ce Temple est consacré.

EUPHROSINE.

En des lieux où Voltaire a droit d'être honoré,
On eût remarqué notre absence.
Nous avons toutes trois entouré son berceau,
Et c'est à nous qu'il dut, dans le cours de sa vie,
Cette facilité, le présent le plus beau
Que nous puissions faire au génie.
Les Graces à Voltaire ont appris leurs secrets,
Cet art de briller sans parure,
D'être grand sans effort, élégant sans apprêts,
Et de rester toujours auprès de la nature.

Il a composé ſous nos yeux
Ces bagatelles ſi charmantes,
Et tous ces riens ſi precieux,
De ſon goût délicat inimitables jeux,
Et de l'eſprit français les fleurs les plus brillantes.
Nous cultivions ſon goût & ſon urbanité;
Et ceux que touche ſa mémoire,
En déplorant ſa perte, ont encor regretté
Ces agrémens ſi doux dans la ſociété,
Qui ſont pardonner à la gloire.

APOLLON.

La ſienne m'eſt bien chère, & vous allez le voir.
Les honneurs que pour lui j'apprête....
Mais écoutons Mercure : il eſt tems de ſçavoir
Si nous aurons ici le Héros de la fête.



SCENE VIII ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MERCURE.

MERCURE.

Je ne saurais vous en flatter.

APOLLON.

Comment, il faut que j'y renonce?
Quoi!

MERCURE.

Très-fidèlement je vais vous rapporter
Et mon message & sa réponse.
Dans l'Elisée à peine on le faisait entrer,
Quand je suis descendu sur cet heureux rivage;
Et le premier objet qui vint à son passage,
C'est ce Roi si chéri qu'il a su célébrer.
D'un mouvement involontaire,
Le chantre & le héros l'un vers l'autre ont volé;
Et l'Elisée a vu, sur leurs pas rassemblé,
Henri quatre embrassant Voltaire.
Je m'approche, & lui dis que pour le couronner,
Apollon le mande au Parnasse.
» De ses bontés je lui rends grace,
(Me répond-il) » vers lui vous pouvez retourner.
» Je retrouve l'objet de mon culte fidèle.
» Tout ce que vous m'offrez serait d'un moindre prix.

» Si j'ai vécu trop peu sous le jeune Louis,
» Je demeure à jamais auprès de son modèle. «

APOLLON.

Il dût faire un tel choix, & j'y dois déférer.
Si de le posséder nous perdons l'avantage,
Au moins rendons à son image
Les honneurs que pour lui j'aimais à préparer.

(Le fond du Théâtre s'ouvre, & l'on voit la statue de Voltaire.)

Graces, couvrez-la de guirlandes.

(Les Graces l'entourent de chaînes de fleurs, au son des instrumens.)

Arts, sujets d'Apollon, portez-lui vos offrandes.
Muses, vos attributs sont les siens désormais.

(Chacune des Muses porte aux pieds de Voltaire l'attribut qui la distingue.)

Suivez l'exemple que je donne.
Moi-même sur son front je pose ma couronne.

(Apollon le couronne de ses lauriers, au bruit des fanfares.)

Que Voltaire soit à jamais,
Et le Dieu du Théâtre & l'Apollon Français.

Vous, Therpsicore, Euterpe & Polymnie,
Qu'à sa gloire aujourd'hui vos jeux soient consacrés.
Il faut que tous les arts honorent son génie,
Puisqu'il les a tous honorés.

(On danse autour de la statue.)

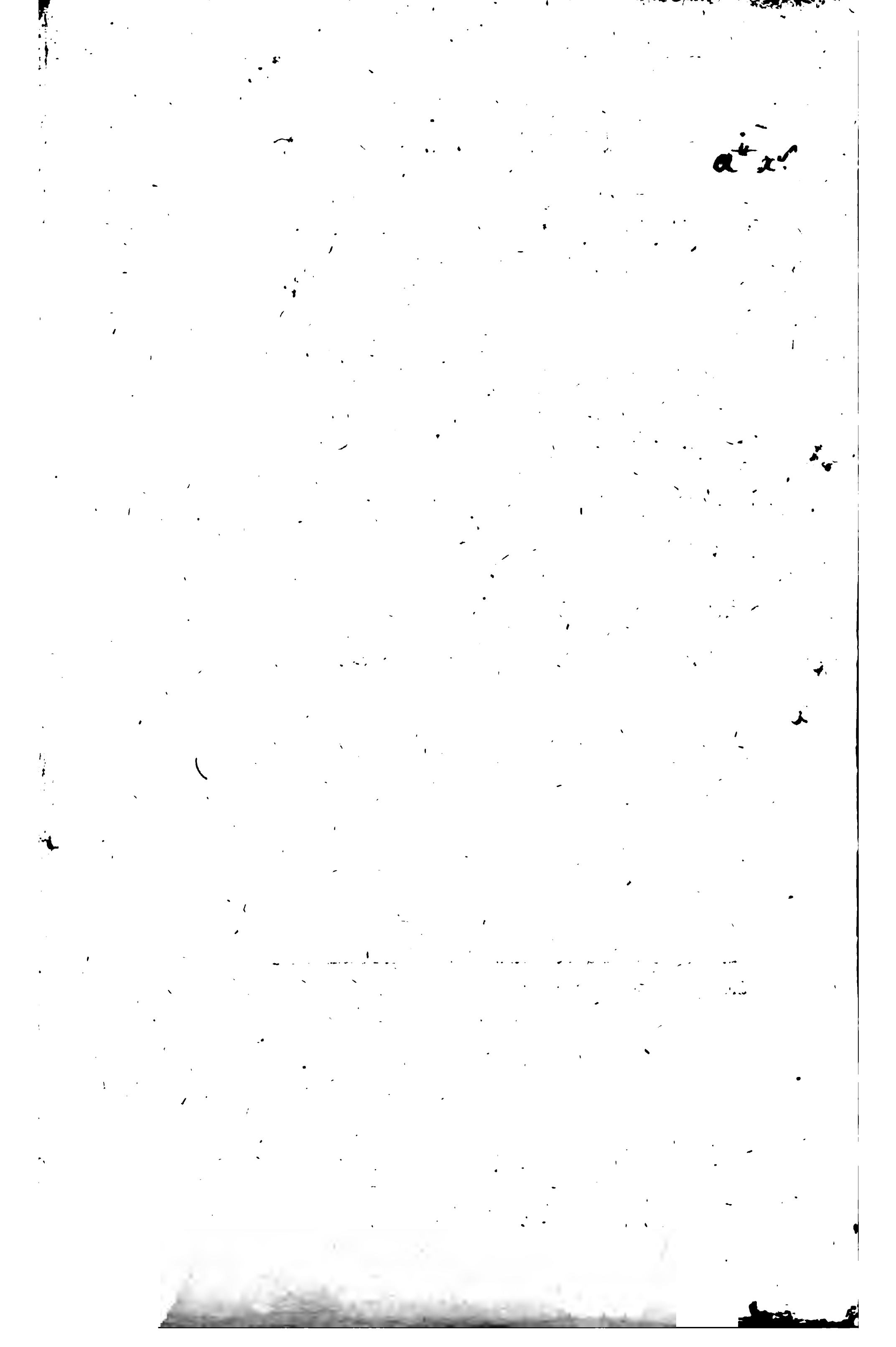
APOLLON.

Et vous à qui ma voix ſaura ſe faire entendre,
Vous, ſes concitoyens, mes plus chers favoris,
Peuple heureux, dont la gloire ira partout s'étendre
Avec celle de ſes écrits ;
Parmi vous à jamais conſacrez cet hommage
Que nous venons de rendre à ſes mânes chéris;
Que chez vos neveux attendris
Il ſoit répété d'âge en âge.
Je reçois par vos mains les tributs les plus doux
Des beaux arts dans vos murs la foule eſt réunie;
Et pour les y fixer, Apollon veut chez vous
Fonder la fête du génie.

FIN.

Le privilege eſt aux Œuvres de l'Auteur.

De l'Imprimerie de PRAULT, Imprimeur du Roi,
Quai de Gêvres.



COMÉDIE.

On peut plaire avec des fables;
Vous apprites, à vos frais,
Que les trompeurs sont aimables :
Vos amans sont des Français.

Madame BROCHURE.

De la liberté nouvelle,
Faisons fleurir les bienfaits;
Nous avons vaincu pour elle;
Mais vainqueurs donnons la paix:
Des ennemis de la France,
Vengeons-nous par des couplets.
Connoît-on d'autre vengeance,
Quand on a le cœur français!

L'ABBÉ.

On dérange mes affaires,
Je prends le tout sans humeur;
Quelques-uns de mes confrêres
N'ont pas la même douceur.
Qu'amour, fidelle à mes traces,
Me conserve ses bienfaits;
Je chanterai mes disgraces;
Pour garder l'esprit françois.

EPIMÉNIDE.

Maître de ma destinée,
Roi des hommes et des dieux,
Si ma course est terminée,
Que je vive dans ces lieux.

LE RÉVEIL D'EPIMÉNIDE,
S'il faut qu'encor je sommeille,
Exauce au moins mes souhaits;
Fais que toujours je m'éveille
Au milieu des bons Français.

FIN.

